

Notes urgentes sur les élections en Argentine et le triomphe de l'extrême droite

lundi 20 novembre 2023, par [MAZZEO Miguel](#) (Date de rédaction antérieure : 20 novembre 2023).

« Tout mon peuple est malade et il n'y a pas d'arme de réflexion avec laquelle on puisse se défendre (...) Et l'un après l'autre, comme un oiseau rapide, on voit qu'ils se précipitent, avec plus de force qu'un feu irrésistible, vers la côte du dieu des ombres... »

Sophocle, *Œdipe roi*. (Refrain : Deuxième couplet).

L'extrême droite, représentée par le duo de La Libertad Avanza, composé de Javier Milei et Victoria Villarruel, vient de remporter les élections présidentielles en Argentine. La formule de la force officielle, Unión por la Patria, dirigée par Sergio Massa et Agustín Rossi, a été défaite. Le gouvernement national sera entre les mains d'un ultralibéral sociopathe, dogmatique et émotionnellement brisé, défenseur du génocide et apologiste de la cruauté. Le cauchemar est-il devenu réalité ? À proprement parler, une bonne partie de cette société habitait déjà une zone d'anxiété, d'agitation, d'hallucination et de décomposition du langage. Mais le cauchemar s'est formalisé et est devenu effectif pour la grande majorité. C'est devenu officiel. L'absurde avance. La folie avance... Jusqu'où ira-t-elle ? Nous ne le savons pas. Mais on imagine le pire.

La proposition politique qui vise à synthétiser les projets de la dictature militaire (1976-1983) et du ménémisme (1989-1999) a recueilli le soutien d'une partie importante de la société argentine. C'est du moins ce que montrent les chiffres électoraux. Il faudra attendre un peu (court, sûrement) pour savoir s'il bénéficiera d'un soutien social et politique d'une certaine intensité. Mais la situation, bien qu'annoncée depuis longtemps en raison de diverses détériorations, reste terrifiante. Nous ne sommes pas surpris par l'effondrement, mais nous sommes horrifiés par son déroulement. Comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ? Nous n'avons pas vu l'œuf du serpent. Nous n'avons pas vu les innombrables nids. Et maintenant, nous sommes confrontés à un moment historique catastrophique.

Nous n'avons pas abordé un problème annoncé peut-être depuis des décennies : celui de la représentation politique du sous-prolétariat (ou du précaire, si vous préférez). Nous n'avons pas remarqué la réalité qui se déroulait sous nos yeux : l'existence de « masses » en situation de « disponibilité hégémonique ». Il s'agit du problème de la vie précaire comme terrain propice à la perte du sens du public et du commun ; Bref, une terre fertile pour l'extrême droite. Le cercle le plus vicieux, voire le plus infâme, est celui qui permet un retour d'expérience entre la précarité et le fascisme. La vie précaire et la Polis sont incompatibles.

Enfin, l'extrême droite a capitalisé non seulement sur l'impiété d'une partie de la société argentine mais aussi sur le désespoir et l'angoisse générés par l'expérience quotidienne de destins incertains et précaires. Il est démontré, une fois de plus, que ces expériences peuvent effacer les raisons historiques et toutes les raisons. La déraison a été le terreau de l'extrême droite qui a récolté les fruits de plusieurs cercles vicieux.

Il ne convient pas d'« innocenter » ou de « victimiser » tout l'électorat d'extrême droite, il y a des noyaux ultramontains, la réaction patriarcale, le social-fascisme moyen et le fascisme doctrinaire de Villarruel et ses patrouilles, la voracité du capital financier qui lèche lui-même avec la dollarisation

annoncée, le gorilisme dans sa version la plus radicale, les secteurs fidèles à Mauricio Macri (ses employés les plus indignes et serviles et ses alliés corporatifs). Mais tout cela n'aurait pas suffi à l'extrême droite pour remporter une élection présidentielle.

L'extrême droite a gagné parce qu'elle a été votée massivement par des sujets qu'elle s'apprête elle-même à écarter et qui seront les premiers à en souffrir : les enfants « bruns » et pauvres, les couches inférieures des classes moyennes qui ont perdu tout terrain solide sous leur mandat. Les pieds, des gens « ordinaires » qui échappent à tout cadre de confinement ; victimes d'une série d'inégalités : sociales, politiques et symboliques ; des corps exploités et disciplinés, des corps sans illusion ; des portions des classes subalternes et opprimées sans sentiment d'appartenance communautaire (une circonstance qui crée un espace d'affinité entre elles et les classes dominantes).

L'extrême droite tentera sûrement de canaliser ces états et ces sentiments en s'appuyant sur la destruction des vestiges d'une culture nationale-populaire, de gauche, voire « progressiste-libérale ». Nous connaissons déjà les détails de cette histoire indigne, son projet disciplinaire visant à supprimer les autres consciences ; On entrevoit le revanchisme qu'un Macri porte sans masque dans cette nouvelle possibilité de pouvoir que l'histoire lui donne, mais... à quelles pratiques spécifiques l'extrême droite fera-t-elle appel pour parvenir à de tels objectifs ? Un souvenir froid des interdits, des persécutions et des exils ; des génocides et des massacres pénètrent nos os.

Contrairement à une idée largement répandue, l'extrême droite n'aurait dû faire appel à aucune compétence politique originale pour devenir la principale force électorale, pas même à des astuces de communication et de propagande astucieuses. Pour introduire de nouveaux sujets et de nouveaux objets politiques et pour s'accorder avec le désir (légitime) de destruction d'un ordre intolérable et avec les sentiments autodestructeurs d'une partie importante de la société argentine, il suffisait de ses caractéristiques inhérentes, les plus distinctives : une vision de la nature humaine comme égoïste et violente, la vocation à subjuguier et à exploiter, sa conception réactionnaire du monde, le cipayisme extrême, le délire de la haine, l'immense cruauté, l'argument contre la différence et la vie, etc. Les allégories et les propos incendiaires ou pourris suffisaient à s'approprier le désir de destruction. Pour attraper ses sentiments autodestructeurs, il ne lui fallait pas plus qu'une dose de sadisme.

Les données recueillies par une enquête réalisée auprès des électeurs de Javier Milei peu après les élections primaires sont frappantes. À la question : de quel candidat avez-vous le plus peur ? Un pourcentage élevé a répondu : à Milei.

Les ennemis de la dignité humaine n'ont qu'à montrer leur vrai visage pour séduire des êtres dévastés qui ne conçoivent un avenir que basé sur l'idée du sabotage et de l'accélération de la fin du monde. C'est pourquoi un gars présentant des troubles évidents de la personnalité antisociale a remporté l'élection, posant comme Alexander De Large (A Clockwork Orange), Leatherface (The Chainsaw Madman), Jack Torrance (The Shining) et Patrick Bateman (American Psycho). Malheureusement, il ne s'agit pas ici d'une fiction politique.

Le recours à un bonheur illusoire du peuple, toujours aussi efficace pour exercer sa domination, n'était pas nécessaire cette fois. Cela n'a pas aidé Sergio Massa et Unión por la Patria. Cette illusion n'est plus crédible, surtout pour les générations du XXI^e siècle. Comment la promesse d'une mobilité sociale ascendante par le travail et/ou les études n'est plus crédible. L'idée d'« épanouissement individuel » s'est également effondrée, alors qu'elle constitue l'un des leitmotifs favoris de l'extrême droite. Le capitalisme néolibéral est responsable de la destruction des illusions et des promesses d'antan. Les vieux mythes de l'ère fordiste sont définitivement épuisés. Unión por la Patria a fait appel au dernier soupir de ces mythes, mais cela n'a pas suffi. Les voix et l'influence sociale des

dernières générations façonnées par eux étaient insuffisantes. L'appel au « moindre mal » a également perdu en crédibilité. Les générations du XXI^e siècle ont donné un coup de pied au tableau : elles ont voté massivement pour le « pire mal ». La figure de Victoria Villarruel, vice-présidente élue, est essentielle pour définir le caractère de cette option.

Les générations du XXI^e siècle ont eu l'occasion de se venger des générations restantes du XX^e siècle, largement responsables de cette crise, et elles ne l'ont pas gaspillée. Ils ne se sont pas vengés sur les milliardaires, mais sur les secteurs qui occupent à peine une tranche ou une échelle supérieure. Le puissant discours « anticaste » de l'extrême droite a imputé tous les maux aux dirigeants politiques et a offert un moyen de se venger également d'eux. L'incohérence de ce récit importe peu. Peu importe qu'il cache les véritables oppresseurs et attire l'attention sur les médiations politiques. L'insignifiance des dépenses politiques dans les dépenses publiques totales importe peu. Le bain de caste offert par Macri et son chœur pathétique importe peu. La « classe politique », finalement, ne cesse de faire référence aux niveaux secondaires. Mais les générations du XXI^e siècle ne peuvent que constater que les inégalités sont plus proches.

Les classes subalternes et opprimées, sans médiation du développement d'une conscience nationale-populaire et de classe et sans l'intercession d'identités positives et critiques autonomes conçues dans le feu des processus de lutte et d'organisation, c'est-à-dire : sans possibilité d'appel à question Jugement les catégories de l'ordre social hégémonique, prennent généralement contact avec l'agent le plus visible de l'humiliation et non avec celui qui la planifie. L'agent le plus visible et le plus immédiat. L'autre inégalité, l'inégalité « structurelle », est devenue si abyssale et tellement naturalisée qu'elle est pratiquement imperceptible. Aujourd'hui, la quasi-totalité de la société est entraînée dans le tourbillon de la dégradation.

Une partie importante des électeurs de Milei-Villarruel nous le dit : finiront les « privilèges » dont jouissent les autres, comme travailler ou vivre de son travail, manger plus ou moins bien, étudier, prendre sa retraite, prendre occasionnellement des vacances, bénéficier des biens et services de base, accès aux espaces publics, etc. Les objectifs collectifs tels que la simulation et la façade qui érodaient la confiance dans les objectifs collectifs ont pris fin. Il appartient désormais aux filles et fils de la déshumanisation d'imposer un seul objectif collectif : nous couler tous. Dissolution sociale pour tous ! Patrie pour personne !

Le rejet et la peur justifiés par ce qui s'en vient ne doivent pas obscurcir le visage authentique de ceux qui ont généré ces sentiments, de ceux qui ont contribué à cet avilissement et rendu possible cette terrible configuration socioculturelle de l'Argentine, en particulier dans ses couches subalternes et opprimées.

Il y a ceux qui sont directement responsables et complices du processus de déshumanisation qui a créé un clown sinistre comme Milei et qui a élevé un personnage marginal et défenseur des génocides comme Villarruel et une cour de personnages pervers et/ou bouffons.

Il y a les auteurs et complices directs de l'invisibilité de la lutte des classes et de la détérioration des subjectivités plébéiennes-populaires, de l'avancée d'une culture répressive et d'une politique limite, du désarmement de la démocratie, de la fermeture de tous les médias rebelles (ou du moins moins plus ou moins sensibles) à la crise. Pendant quatre décennies, au nom du « populaire », les classes dominantes et un ensemble de secteurs socialement et politiquement conservateurs se sont consacrés à estomper les différences et à accroître les inégalités. Il y avait peu de contrepoids au plébéianisme poussé d'en haut et accepté et reproduit par diverses bureaucraties. Il n'y a pas de critique approfondie de « l'expérience populaire » sans expérience populaire.

Bien sûr, il a également fait son travail en effaçant l'indifférence de millions de personnes.

L'indifférence des citoyens « honnêtes » et « bien pensants », politiquement corrects, idéologiquement éclectiques. L'indifférence de ceux qui naturalisent les situations les plus aberrantes. L'indifférence de ceux qui ne réalisent pas que, dans cette jungle, la satisfaction de leurs besoins fondamentaux les rend privilégiés. L'indifférence du militantisme politique, administratif et social de l'État. L'indifférence d'un militantisme éclairé et normatif qui donne la priorité à la fidélité au dogme plutôt qu'à des sujets spécifiques. L'indifférence d'un militantisme blindé qui fait appel à l'analyse de classe uniquement pour justifier son détachement de la grisaille de la situation et pour cacher (sans succès) son incapacité à transcender la démocratie bourgeoise en occupant et en tendant les espaces qu'elle offre. L'indifférence du militantisme qui se réfugie dans la légitimité de « l'identité » fait échapper aux responsabilités politiques. L'indifférence du militantisme qui se sent à l'aise dans les coordonnées « tout ou rien » de la pensée biphasique.

Dans une large mesure, nous en sommes arrivés là parce que depuis près de cinquante ans se formait une société adaptée au marché (avec des rythmes et des intensités différents) et que les imaginaires égalitaires se détérioraient. Quels comportements politiques peut-on attendre d'une société financiarisée, fragmentée, endettée et précaire ? Même les institutions publiques (les plus « autonomes » et « démocratiques ») n'échappent pas à ce processus. Ils se sont également, à leur manière, consacrés à donner un visage à la monstruosité d'extrême droite. Ils l'ont anticipé, « démocratiquement », sans tronçonneuse. Ils ont érigé une machine politique dédiée à métaboliser les frustrations sociales, et non à les éradiquer. Ils se retrouvent désormais face à face avec la créature qu'ils ont engendrée et un sentiment de consternation les envahit.

Beaucoup de ces institutions se sont engagées dans des pratiques et des récits tels que l'extractivisme, l'entrepreneuriat, les modèles politiques de gestion, la « science des affaires », la micropolitique néolibérale, l'expansion du privé au détriment du public et du commun, une conception de l'espace public. comme « surplus improductif », violence institutionnelle, etc. Ils se sont consacrés à contenir le conflit social et politique et non à renforcer les réseaux de la société civile populaire. Ils ont cherché à mettre fin aux délibérations et aux dissidences en faisant appel de plusieurs manières. Ils ont promu une politique qui a englouti la politique. Ils accumulèrent des dettes et des injustices qui firent triompher les bourreaux. L'État, ouvertement classiste, violent vers le bas, a simplifié « les procédures » pour les classes dominantes et les pouvoirs de fait et les a rendues trop compliquées pour les classes subalternes et opprimées. Cela les a tellement compliqués que cela a déformé leur vision et maintenant ils ne sont plus capables de reconnaître les parts de l'État qui sont indispensables, favorables et même les leurs.

D'une manière générale, la majorité des institutions argentines n'ont pas apporté de réponses éclatantes aux problèmes sous-jacents : souveraineté nationale, inégalités sociales, concentration de la propriété et des revenus, faim, inflation, participation populaire, bref, la matrice économique, sociale et politique. Au contraire, la souffrance était institutionnellement programmée, elle était administrée ; La faim était institutionnellement planifiée et dosée. Et maintenant, une partie importante de la société (en particulier la société civile populaire) a voté pour ceux qui proposent directement de détruire ces institutions, de déréguler la souffrance et de multiplier la faim. Il a voté en prenant le risque (voire la certitude) de sacrifier le peu qu'il a à perdre.

Aucune force politique (sociale, culturelle, etc.) plébéienne, populaire, critique et émancipatrice n'a été capable de canaliser ce répudiation dans un sens de dépassement, de construire collectivement et par le bas un « excès d'être » et de proposer un pouvoir instituant-constituant. viable. La gauche (au sens large) n'a pas développé de praxis visant à perturber les processus qui favorisaient la complicité entre les classes subalternes opprimées et les classes dominantes. Il n'a pas réussi à échanger la complicité contre la résistance. Les limites et les erreurs du kirchnérisme affectent les possibilités du péronisme de reconstruire ses liens (de plus en plus faibles) avec les imaginaires égalitaires. En outre, nous ne pouvons pas oublier que, il y a peu de temps, la candidature du

candidat vaincu avait été décrite par ces secteurs comme une reddition terrible.

En partant de la caractérisation proposée par Karl Marx à propos de la religion, nous pouvons affirmer que voter pour l'extrême droite exprime : « l'état d'esprit d'un monde sans cœur ». Pour commencer à sortir de ce borbier, de ce borbier, il faut reconnaître que le vote pour l'extrême droite ne manque pas de contenir un « moment de critique », une protestation contre un ensemble de « misères réelles », la représentation d'une juste rage. Tout n'est pas servilité volontaire ou servitude automatique. Tout n'est pas cruauté, tout n'est pas aliénation. Que cette critique et cette protestation se soient exprimées en soutien électoral à une politique qui veut aggraver ces mêmes misères et les étendre au maximum, que la moitié du pays ne perçoive pas cette circonstance comme tragique, c'est l'effet de l'état d'esprit d'un monde sans cœur. . Nous devons donc trouver des moyens de redonner du cœur au monde.

De ce qui a été dit, on peut déduire que les piliers sur lesquels s'appuie l'extrême droite sont encore très faibles. Elle manque de pouvoir politique et tout indique qu'elle n'a pas les ressources idéologiques et symboliques - ni beaucoup de temps - pour le construire. Il ne dispose pas d'exécutif provincial et municipal propre et ne semble pas avoir beaucoup de chances de gagner des alliés solides en dehors des sectes ultramontaines et des hommes d'affaires pilleurs. Y a-t-il des conditions pour former un parti militaire ou un parti policier comme le souhaite le vice-président élu ? Une expérience paramilitaire semble plus réalisable. Ce qui, bien sûr, laisse présager aussi des moments difficiles. Un projet de domination sans hégémonie ? L'autre droite, la droite traditionnelle et « normale », vaincue et délégitimée, saura-t-elle apporter un soutien efficace ? Dans quelle mesure un sujet politiquement pervers comme Macri peut-il apporter sa contribution ?

D'un autre côté, aucune conscience de masse réactionnaire ne s'est développée. Quelle est l'importance de la partie de la société argentine qui s'identifie réellement aux cris en faveur de la propriété privée, de la famille, de la religion, du patriarcat ; avec la radicalisation des jugements et des schémas classistes des classes dominantes ; avec ses représentations aberrantes du passé ? Combien de personnes ont des positions qui suggèrent que l'état naturel de la société est la hiérarchie et que le capital est une valeur absolue ? Une conscience de masse réactionnaire ne s'est pas développée, mais quelque chose de terrible a remplacé la conscience.

Même si dans les prochains jours (mois ? années ?) certains personnages obscurs et certains groupes promouvant les procédures inquisitoriales gagneront en visibilité inhabituelle, ils resteront des expressions minoritaires. Le problème, outre l'impulsion donnée par les votes, est la protection désormais accordée à ceux qui, très probablement, se lancent dans la recherche policière des antichrists marxistes, collectivistes, féministes, indigènes, etc. Le problème, comme à maintes reprises dans l'histoire, est l'indifférence collective.

L'extrême droite n'a fait que capitaliser sur le désir de destruction et les sentiments autodestructeurs de la société argentine. Elle reste cependant une force différente et étrangère à cette dernière. Vous ne comprenez pas les véritables causes de ce désir et de ces sentiments, et vous ne pourrez pas non plus y répondre. Cela n'a pas grand-chose à voir avec le pays. L'extrême droite ne peut éviter l'auto-exclusion. Il manque même de racines dans le « pays bourgeois », hormis ses noyaux financiers en quête de rente, ouvertement lancés dans le pillage et le terrorisme de l'initiative privée. Il y a aussi Macri, bien sûr. Il ne faut pas beaucoup de lucidité historique pour comprendre que tout ce qui touche Milei sera forcément ruiné.

Le processus de destruction, bien entendu, se concentrera sur la communauté et le public et générera une série de réponses défensives spontanées et organisées. D'un autre côté, il est impossible de construire quelque chose de positif avec des sentiments autodestructeurs. Ces sentiments ne feront qu'alimenter des liens politiques pervers et jamais des appels hégémoniques.

L'extrême droite manque des apports nécessaires pour construire une épopée politique. Au contraire, sa brutalité - garantie - contribuera tôt ou tard à la création d'épopées politiques d'opposition.

Alors, si la montée de l'extrême droite constitue une réaction aux processus de dissolution du capital... comment va-t-elle alors construire un pouvoir solide avec des politiques qui, précisément, visent à accélérer ces processus, en approfondissant chacune des aberrations de le système ? Ces incohérences n'atténueront pas les dégâts que l'extrême droite peut causer avec les ressources du gouvernement et avec un certain pouvoir ; En fait, ils l'augmentent probablement, mais, sans aucun doute, ils exposent ses énormes fissures.

La possibilité d'une solution répressive et autoritaire répond donc à des facteurs structurels, non seulement au profil des dirigeants de l'extrême droite, mais aussi à ses figures liées aux sous-sols les plus sombres de la politique argentine, apologistes des génocides et de la torture. La seule réponse de l'extrême droite à la complexité sociale a été et sera la haine. Une haine qui exprime aussi sa peur atavique des conséquences de la reconnaissance de la coopération sur laquelle repose la vie sociale. Pour l'extrême droite, la haine est, au fond, le moyen de dépasser la légalité.

Des jours très compliqués s'annoncent pour la majeure partie de la société argentine, notamment pour les travailleurs, pour ceux d'en bas. Cependant, la prédisposition résistante se fait sentir. Combien de temps faudra-t-il pour que les slogans se généralisent : Milei dehors ! Villarruel dehors ! Marcri dehors !? Tôt ou tard, ils commenceront à gronder dans les quartiers et les rues. Au-delà de la lutte populaire inéluctable et irréductible, on ne peut ignorer les aspirations apocalyptiques d'une partie importante du vote d'extrême droite. Comment gérer ces aspirations sans générer de catastrophe ? Il n'est pas nécessaire d'avoir un brevet d'augure pour affirmer que cette expérience finira mal. Très mal.

Nous devons développer une hypothèse lucide de résistance, mettre en place de multiples systèmes de soins personnels et, en même temps, construire l'autodétermination populaire. Il est temps de donner une solution populaire (anticapitaliste, anticolonialiste, anti-impérialiste, anti-patriarcale, démocratique) à la crise profonde que nous traversons. Pour y parvenir, les organisations populaires et les mouvements sociaux, toutes forces politiques qui aspirent au changement social, devront cesser d'être managériales ou testimoniales, banales ou inoffensives.

Nous devons échanger les sentiments autodestructeurs de ceux d'en bas contre l'estime de soi et le pouvoir populaire et recomposer des imaginaires égalitaires, en évitant qu'ils soient appropriés par les bureaucraties traditionnelles et absorbés dans les fronts nationaux dirigés par des secteurs des classes dominantes. Plus que des fronts électoraux témoignages, nous devons faire naître - dans la rue, dans les territoires - une force politique émancipatrice ancrée dans la société civile populaire.

Nous devons lutter pour démystifier le pouvoir des dominateurs, des mercenaires, des auteurs de dystopies, de ceux qui viennent maintenant détruire ce qu'il nous reste de la Nation, nous enlever notre souveraineté résiduelle, libérer le génocide.

Nous le réitérons : des jours très compliqués arrivent. Jours de résistance. Cela dépendra de nous et de nous d'être constructifs du radicalement nouveau, en bref : d'être épique.

Miguel Mazzeo

Écrivain, professeur à l'UBA et à l'UNLa et activiste populaire. X

Lanús Oeste, 19 novembre 2023.

P.-S.

@mazzeo_miguel

Instagram : mazzeo_amauta